

**MOLIÈRE EN
MÉNAGE**

**COMÉDIE EN UN ACTE ET EN
VERS**

Représentée pour la première fois sur le Théâtre d'Angoulême le 11
novembre 1855

Par la première troupe du 13ème arrondissement théâtral SOUS LA
DIRECTION DE M. BARTHOLY.

JEANNET, Abel

1856

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juillet 2017

**MOLIÈRE EN
MÉNAGE**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN
VERS

Représentée pour la première fois sur le Théâtre d'Angoulême le 11
novembre 1855

Par la première troupe du 13ème arrondissement théâtral SOUS LA
DIRECTION DE M. BARTHOLY.

D'ABEL JEANNET

1856

PERSONNAGES, Artistes de la création.

MOLIÈRE.

BOILEAU.

MADAME MOLIÈRE.

ISAAC SALOMON.

LE MARQUIS APRICUS, poète bel esprit.

LE COMTE DOCTIUS, savant bel esprit.

NANON LAFORÉT.

NÉRINE, savant bel esprit.

CARAMELLI, créancier.

DUFOUR, créancier.

PANTOUFLE, créancier.

DRAPELARD, créancier.

BOUILLOT, créancier.

UN MARCHAND DE CÉRUSE, créancier.

1662. La scène se passe dans le cabinet de Molière.

MOLIÈRE EN MÉNAGE

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE.

Je ne pourrai donc pas faire un plan raisonnable,
Dieu ! qu'il est difficile à faire du passable !
Quand on fait bien par là, l'on pêche par ici ;
Ou votre acte est trop long ou bien trop raccourci ;
5 Votre verve est sans feu quand vous tenez la plume,
Quand vous ne l'avez plus votre cerveau s'allume.
Je crois bien que le diable est le dieu des auteurs,
Qui leur donne ou refuse à son gré des couleurs.

SCÈNE II.

Molière, Madame Molière.

MADAME MOLIÈRE.

Allons-nous ce matin faire une promenade ?
10 Ce soleil suffirait pour guérir un malade ;
Le temps est magnifique, et jamais le printemps
N'avait pris, regardez, des airs aussi riants.

MOLIÈRE.

C'est vrai, mais je voudrais terminer cet ouvrage.

MADAME MOLIÈRE.

Dieu ! Que le temps contraste avec votre visage !
15 Vous avez l'air vraiment plus triste qu'un hibou :
On vous prendrait, mon cher, pour un topinambou.

MOLIÈRE.

Que dites-vous, ma femme ?

MADAME MOLIÈRE.

Il fait un temps superbe,
Allons nous promener, nous reposer sur l'herbe ;
Profitons du beau temps ; dans la belle saison
20 L'air pur de la campagne est si sain, est si bon...

MOLIÈRE.

Je vous dis que... je perds le fil de mes pensées,
Et ne me souviens plus des pages commencées.

MADAME MOLIÈRE.

Laissez là votre ouvrage et sortez avec moi,
Vous le ferez plus tard.

MOLIÈRE, à part.

Ah j'enrage ma foi !

MADAME MOLIÈRE.

25 Vous savez qu'un mari qui veut être sans blâme
Doit sans réflexion obéir à sa femme.

MOLIÈRE.

Oui, lorsqu'elle est sensée.

MADAME MOLIÈRE.

Eh mais ! je le suis ;

MOLIÈRE.

Non.

MADAME MOLIÈRE.

Bien !

MOLIÈRE.

Je perds avec vous la rime et la raison.

MADAME MOLIÈRE.

30 Vous les retrouverez : la campagne fleurie
Convient parfaitement à votre rêverie.

MOLIÈRE.

Il faut que je sois seul pour faire de bons vers,
Laissez-moi.

MADAME MOLIÈRE.

35 Vous avez l'esprit bien de travers ;
Et quoique homme de sens partout on vous renomme,
Vous n'êtes pas, je crois, meilleur qu'un tout autre homme ;
Vous êtes loup-garou.

MOLIÈRE.

Merci du compliment !

MADAME MOLIÈRE.

Le mari le meilleur est le plus complaisant.

Loup-Garou : Fig. et familièrement.
Homme qui est insociable et vit
isolé.[L]

MOLIÈRE.

Eh mais ! Vous voulez donc, quand la muse m'inspire
Quand ma verve s'échauffe, et que je veux écrire
Que j'aïlle dans les champs perdre un temps précieux.

MADAME MOLIÈRE.

40 Regrettez-vous le temps que nous passons tous deux ?

MOLIÈRE.

Non, mais de mon sujet pour achever l'ensemble...

MADAME MOLIÈRE.

Donc, vous ne voulez pas que nous sortions ensemble?

MOLIÈRE.

Si demain, aujourd'hui je fais un canevas,
Il faut un peu de calme.

MADAME MOLIÈRE.

45 Et sortez aujourd'hui. Ha ! laissez vos fatras,

MOLIÈRE, à part.

Que le diable l'emporte !

MADAME MOLIÈRE.

Ah le triste mari ! Dieu !

MOLIÈRE, avec vivacité.

50 Et, ne m'ennuyez plus. Passez à la porte

MADAME MOLIÈRE, d'un ton résolu.

Je vais vous obéir,
Et, monsieur mon mari, vous faire repentir :
Je vais me promener.

MOLIÈRE.

Seule ?

MADAME MOLIÈRE.

Seule.

MOLIÈRE.

50 Vous voulez, avec moi jouer la comédie,
Sans doute. Étourdie

MADAME MOLIÈRE.

Non pas certes, et pour vous l'affirmer
Je sors dès cet instant et vous laisse rimer.

SCÈNE III.

MOLIÈRE reste quelque temps comme anéanti et dit

:

Je ne lui croyais pas un semblable courage !
C'est un peu fort, vraiment, pour un mois de ménage.

SCÈNE IV.

Molière, Laforêt.

LAFORÊT.

55 Le marchand de bijoux demande à vous parler.

MOLIÈRE, à part.

Que peut-il me vouloir ? voyons.

À Laforêt.

Faites entrer.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, rêvant.

Le marchand de bijoux !... aurais-je quelques dettes ?
Non : j'ai payé, pourtant ces messieurs sont honnêtes,
Et ne font pas payer plus souvent qu'il ne faut,
60 Mais vendent seulement l'objet plus qu'il ne vaut.
Peut-être celui-là.

SCÈNE VI.
Molière, un Bijoutier.

LE BIJOUTIER.

Recevez, mes hommages
Monsieur, j'ai vu jouer, j'ai vanté vos ouvrages ;
Vous êtes un esprit bien au-dessus de tous,
Et je m'estime heureux d'avoir affaire à vous.

MOLIÈRE.

65 Comment affaire à moi ! Vous suis-je redevable ?
Vous ai-je marchandé ?

LE BIJOUTIER.

Vous êtes trop aimable
Pour marchander.

MOLIÈRE.

Parlez sans faire le flatteur,
Suis-je le créancier ou bien le débiteur ?

LE BIJOUTIER.

70 La femme ou le mari pour moi c'est même chose :
Votre femme me doit, et je suis là pour cause.

MOLIÈRE.

Ma femme vous doit !

LE BIJOUTIER.

Oui, sûr comme vous et moi
Sont deux hommes d'honneur, de probité, de foi.

MOLIÈRE.

75 Comment monsieur ! sitôt perdez-vous la mémoire ?
N'ai-je pas acquitté le montant d'un grimoire
Où vous comptiez l'argent au même prix que l'or
La semaine dernière ? et vous venez encor
Me demander le prix...

LE BIJOUTIER.

N'ayez pas de colère,
En ouvrant un crédit à madame Molière
J'ai cru vous obliger.

MOLIÈRE, à part.

80 C'était plutôt pour vendre. M'obliger... Ah fripon !

LE BIJOUTIER.

Et vous trouverez bon
Le choix de votre femme au goût vraiment unique
Elle a pris le plus beau que j'avais en boutique.

MOLIÈRE.

Et le plus cher.

LE BIJOUTIER.

Faut-il regarder de si près ?
Ce qu'on donne à bas prix ne peut qu'être mauvais.

MOLIÈRE, à part.

85 Allons résignons-nous !

Au bijoutier.

Monsieur quelle est la somme
Enfin que je vous dois ?

LE BIJOUTIER.

Vous êtes un brave homme
Aussi je vais compter les différents objets ,
À leur plus juste prix.

Lisant son mémoire.

90 Primo : deux bracelets,
Enrichis de brillants, quatre vingt cinq pistoles
Sur quoi je ne saurais retrancher deux oboles ;
Secondo : deux pendants.

MOLIÈRE.

Dites-moi le total.

LE BIJOUTIER.

Que je ne compterai rien qu'au prix du métal,
Cinq cents livres ; tierço :

MOLIÈRE.

Dites quelle est la somme
Que je vous dois en tout ?

LE BIJOUTIER.

Une montre.

MOLIÈRE, à part.

Il m'assomme.

LE BIJOUTIER, lisant toujours.

95 Avec sa chaîne en or...

MOLIÈRE, prenant le mémoire avec emportement.

Donnez sans lire plus,
Le total se monte à quatre mille écus ;
Je vais vous les solder.

Il va à son secrétaire.

LE BIJOUTIER.

Je puis, dans cette affaire?
Vous jurer que je n'ai point compté de salaire :
Tout est au poids de l'or.

MOLIÈRE.

Je m'en aperçois bien.

LE BIJOUTIER.

100 Le métier que je fais ne me rapporte rien ;
Si vous avez besoin je prête en conscience
À ceux que je connais.

MOLIÈRE.

Merci de l'obligeance.

LE BIJOUTIER.

On me traite de juif, pourtant depuis vingt ans
J'ai gagné tout au plus quatre cent mille francs ;
105 C'est peu, mais on médit toujours...

MOLIÈRE, donnant la somme due.

Voici la somme
Que je vous dois, sortez à présent.

LE BIJOUTIER, à part.

Quel brave homme !

À Molière.

N'auriez-vous pas besoin du plus charmant joyau
Pour mettre à votre doigt ou pour faire un cadeau ?
Je vous ferai crédit en toute confiance
110 Vous avez mon estime et celle de la France ;
Ma boutique est à vous.

MOLIÈRE.

Merci ! merci ! merci !
Je ne veux rien du tout ; laissez-moi seul ici.

LE BIJOUTIER, insistant.

Je pourrais vous montrer.

MOLIÈRE.

Non, ce n'est pas la peine.

LE BIJOUTIER.

115 Une boîte que j'ai dans ma poche tout pleine
Des plus rares bijoux.

MOLIÈRE.

Je n'en ai pas besoin.

Refermant la porte.

Que le diable l'emporte et le pendre plus loin !

SCÈNE VII.

MOLIÈRE.

Bien ! Madame ma femme ! encore une autre dette !
Si vous continuez vous ferez maison nette.
Je suis édifié de vos façons d'agir
120 Et vous ne tenez pas, je vois, à m'enrichir :
L'autre jour mille écus, aujourd'hui quatre mille ;
À mes ordres encor si vous étiez docile,
Mais point, - et vous allez seule vous promener
Sans la permission que moi seul puis donner.
125 - Moi qui me moquais tant des maris barbe grise,
J'ai fait, je le vois bien, une grande sottise
En vous prenant pour femme. - Imbécile pourquoi
N'ai-je vu qu'elle était bien trop coquette pour moi ?
J'étais fou.

SCÈNE VIII.
Molière, Laforêt.

LAFORÊT.

Pouvez-vous recevoir la modiste ?
130 Elle veut vous parler. - Dieu ! Vous êtes bien triste !
Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ?

MOLIÈRE, s'efforçant de paraître gai.

Je n'ai rien, rien du tout ; je veux rire et suis gai. Ce que j'ai

LAFORÊT.

On ne le dirait pas.

SCÈNE IX.

MOLIÈRE.

Quoi qu'on dise, nos femmes
Nous mettraient en rapport avec toutes les dames,
135 La mienne en est la preuve; et depuis quelques jours
J'ai connu pourle moins vingt marchandes d'atours.
Usuriers et marchands depuis mon mariage
Viennent dans ma maison montrer leur laid visage,
C'est à n'y plus tenir, je suis dans un enfer ;
140 J'ai voulu de l'hymen, il m'en coûte assez cher !
Je ne travaille plus, les traces du ménage
M'absorbent ; vingt fois par jour j'enrage.
Que le monde rirait s'il savait tout !

SCÈNE X.
Molière, Une Modiste.

LA MODISTE, tenant son mémoire.

Excusez-moi, je viens.... Monsieur,

À part.

Quelle mauvaise humeur !

MOLIÈRE.

145 Combien ma femme vous doit-elle ? Je sais pourquoi,

Regardant le mémoire.

Robes, coiffes, bonnets...

LA MODISTE.

Moins que le prix d'achat. J'ai compté la dentelle

MOLIÈRE, regardant le total.

Il me faudrait vraiment une montagne d'or! Bon ! Mille écus encor

LA MODISTE.

150 Par estime pour vous je n'ai point au mémoire
Mis pour trois sous de fil.

MOLIÈRE.

Vraiment !

LA MODISTE.

Que j'aurais pu compter à tout autre qu'à vous Vous pouvez croire
Sans beaucoup me damner encor plus de vingt sous.

MOLIÈRE.

Voici les mille écus.

LA MODISTE.

155 Si je gagne, pourtant je vous vends ma boutique
À ce prix. Mon gain est bien modique

MOLIÈRE.

Je le crois.

LA MODISTE.

L'honneur de vous servir
Est le plus noble gain que je puisse obtenir.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE.

160 Ô Molière ! Ô nigaud ! Quelle est ta destinée ?
Des femmes, tu le vois, la race satanée
S'entend pour te punir. - Le diable les produit,
Le diable les soutient, le diable les conduit.

SCÈNE XII.

Molière, Laforêt.

LAFORÊT.

Votre tailleur est là, faut-il...

MOLIÈRE.

Est-il seul ?
Encore un autre !

LAFORÊT.

Le coiffeur de madame et le vôtre
Sont aussi là tous deux, ainsi que l'épicier.
Le cafetier du coin.

MOLIÈRE.

Allons !

LAFORÊT.

165 Le Comte, le Marquis, le Marchand de pantoufles,
Le pâtissier,

MOLIÈRE.

Il faut pour m'achever de semblables maroufles !

Maroufle : Terme de mépris qui se dit
d'un homme grossier. [L]

LAFORÊT.

Le marchand de céruse.

MOLIÈRE.

Ah Dieu ! Quels visiteurs !
Quels amis empressés ! Que je voudrais ailleurs.

LAFORÊT.

Faut-il les faire entrer ?

MOLIÈRE.

Mettez-les à la porte

170 Plutôt.

LAFORÊT.

Mais...

MOLIÈRE.

Faut-il être ennuyé de la sorte !

LAFORÊT.

J'ai dit que vous étiez....

MOLIÈRE.

Il ne le fallait pas.

LAFORÊT.

La modiste sortait, j'étais dans l'embarras.

MOLIÈRE.

Tant pis, je ne puis pas...

LAFORÊT.

Vous êtes bien maussade
Qu'avez-vous aujourd'hui, monsieur ?

MOLIÈRE.

Je suis malade.

SCÈNE XIII.

Molière, Nanon, Les Créanciers.

NANON, à part.

175 On ne voit plus chez nous que des airs loup cerviers
Pauvre maître, qu'il a de tristes créancier !
Mais non ; car après tout ce sont ceux de madame
Oh mon Dieu ! Pourquoi donc a-t-il pris cette femme ?

DRAPELARD.

Nous venons aujourd'hui pour vous serrer la main.

MOLIÈRE.

180 J'en suis charmé, messieurs, mais revenez demain,
Je sors en ce moment pour affaire pressante.

À part.

Faut-il les chasser ? Non, ma fuite est plus prudente.

Il s'esquive.

BOUILLOT.

Mais j'avais à vous dire...

SCÈNE XIV.

Les Mêmes excepté Molière.

Cette scène doit être très-animée.

DRAPELARD.

Ah Dieu ! Je viens céans
Et Exprès pour lui parler d'objets intéressants
185 Le voilà qui part.

CARAMELLI.

Moi qui voulais lui dire
Que j'ai d excellents fruits qu'hier j'ai mis confire
Pour sa femme et pour lui.

DUFOUR.

Moi qui manque d'argent
J'apportais mon mémoire,

PANTOUFFLE.

Et moi donc ! À présent,
C'est la troisième fois que je viens.

LE MARCHAND DE CÉRUSE.

Ce Molière

190 Ne reçoit pas les gens d'une bonne manière.

LE COMTE DOCTIUS.

Il perd beaucoup, marquis, j'avais dans mon cerveau,
À lui communiquer un sujet tout nouveau.

LE MARQUIS APRICUS.

Et moi d'excellents vers que je voulais lui lire.

LE COMTE DOCTIUS.

Quel acte pour quelqu'un qui se mêle d'écrire !
195 Passe pour ces gens là, mais pour nous, c'est trop fort §

LE MARQUIS APRICUS.

D'éviter cette espèce il n'aurait pas eu tort
En effet, c'est si bête !

LE COMTE DOCTIUS.

Esprits lourds et pervers,
Ils condamnent au feu la grammaire et les vers;
Tuent la délicatesse avec leurs solécismes,
200 Pléonasmes grossiers, contre-sens, barbarismes.
La langue est un pays qu'ils ne connaissent pas
Et leur cruel jargon massacre Vaugelas ;
Partisans déclarés de la cacophonie,
Ils froissent sans pudeur le goût et l'harmonie,
205 Et mettent en honneur le pathos, l'hiatus.

Vaugelas, Claude Favre, Seigneur de [1585-1650] : célèbre grammairien français, un des premiers membres de l'Académie française. On lui doit : "Remarques sur la langue française" où il définit le bon usage.

CARAMELLI.

Que disent-ils ?

DUFOUR.

Du grec.

DRAPELARD.

Non ça finit en us :
C'est du latin.

PAUL BOUILLOT.

Messieurs qui ne nous parlez guère ;
Êtes-vous médecins ou bien apothicaires ?

LE MARQUIS APRICUS.

Que mon oreille souffre !

LE COMTE DOCTIUS.

Homines ignari

210 Semper sunt agrestes, et semper barbari.

DUFOUR.

C'est bien du grec.

CARAMELLI.

Du grec !

PAUL BOUILLOT.

Que je voudrais comprendre
La langue des savants !

LE COMTE DOCTIUS.

Ils ne savent que vendre ;
Et la haute science, où nous autres montons
À des rocs escarpés, d'arides régions
215 Qu'ils ne pourraient franchir.

DUFOUR.

Ma tante Marianne
M'avait mis au collège, et je n'ai fait qu'un âne.

PANTOUFFLE.

Et moi je n'ai jamais su que mon a, b, c
Encore avec le temps tout s'est-il effacé.

PAUL BOUILLOT.

Les rustres ! Au savoir ils sont loin de prétendre.

LE MARCHAND DE CÉRUSE.

220 J'en sus toujours assez pour me faire comprendre,
Moi.

CARAMELLI.

Quand on sait compter qu'a-t-on besoin de plus ?
Je n'ai jamais chéri qu'un petit mot en us,
Et qui me sert toujours en tassant mes espèces
La langue qui me sert m'offre assez de richesses
225 Je raisonne liqueurs, confitures, pruneaux,
Mélasse, cornichons, sucre, amandes, tonneau ;
Et n'en suis pas plus sot : car j'y fais ma fortune

DUFOUR.

Et moi, loin des savants dont l'accent m'importune
Je prépare avec soin tartelettes, gâteaux
230 Que la ville et la cour goûtent plus que leurs [mots].

LE MARQUIS APRICUS.

Quel supplice inouï ! Quel tourment pour l'oreille.

LE COMTE DOCTIUS.

Entendit-on jamais trivialité pareille ?

DUFOUR.

Ça vaut mieux que du grec.

CARAMELLI.

Vous avez bien raison.

DUFOUR.

Je ne cherche qu'à faire une bonne maison.

LE COMTE DOCTIUS.

235 Quels êtres sots ! Gibier de Juvénal et Perse
Ça ne sait que parler confitures, commerce.

LE MARQUIS APRICUS.

Si Virgile, Térence et leurs grands devanciers
Vivaient, ils en feraient des garçons pâtisseries.

LE COMTE DOCTIUS.

240 Ô temps illuminés ! - Où l'on verrait Horace
Dans son propre encier vendre de la mélasse.

CARAMELLI.

Pourquoi pas, tous les jours j'use bien des vers grecs,
Au lieu de papier blanc, pour livrer mes fruits secs.

LE MARQUIS APRICUS.

Quelle infamie ! Homère avec des choses rances.

CARAMELLI.

Je ne vends ces messieurs qu'au poids de nies balances.

LE COMTE DOCTIUS.

245 Ô Siècle sans pudeur ! Hommes indéliçats !

CARAMELLI.

Et je puis vous jurer qu'on fait bien moins de cas
De vos chiffons roulés que de mes marchandises.

PAUL BOUILLOT.

Si Molière entendait de pareilles sottises !

DUFOUR.

250 Leurs livres, reliés me paraissent fort beaux,
Mais autrement, j'en fais des allume-fourneaux.

LE COMTE DOCTIUS.

Arrière esprits tortus ! Assassins du génie !

LE MARQUIS APRICUS.

Assommeurs du bon goût !

LE COMTE DOCTIUS.

Bourreaux de l'harmonie !

LE MARQUIS APRICUS.

Massacreurs du langage !

LE COMTE DOCTIUS.

Ennemis des beaux-arts !

LE MARQUIS APRICUS.

Aspics du beau, du grand !

LE COMTE DOCTIUS.

Harangueurs de bazars.

LE MARQUIS APRICUS.

255 Vandales de la prose !

LE COMTE DOCTIUS.

Ostrogoths du Permesse !

Permesse : Ruisseau qui coule au pied de l'Hélicon.

LE MARQUIS APRICUS.

Bélîtres !

LE COMTE DOCTIUS.

Rustres !

LE MARQUIS APRICUS.

Sots !

LE COMTE DOCTIUS.

Zoïles de la presse !

LE MARQUIS APRICUS.

Barbares !

LE COMTE DOCTIUS.

Ignorants !

LE MARQUIS APRICUS.

Crétins !

Zoïle : Nom propre d'un ancien critique, célèbre par son acharnement à censurer Homère. Fig. et abusivement. Critique envieux et méchant (on met une majuscule). [L]

LE COMTE DOCTIUS.

Cuistres !

LE MARQUIS APRICUS.

Patauds !

LE COMTE DOCTIUS.

Cerveaux étroits !

LE MARQUIS APRICUS.

Pieds-plats !

LE COMTE DOCTIUS.

Faquins !

LE MARQUIS APRICUS.

Cancres !

LE COMTE DOCTIUS.

Rustauds

LE MARQUIS APRICUS.

Limaces de l'esprit !

DRAPELARD.

Messieurs, messieurs de grâce !

260 Maltraiter ces grimauds, ces imbéciles, passe.

CARAMELLI.

Il est bon celui-là !

DUFOUR.

Charmant, délicieux !

Et nous donc l'insolent nous prend-il pour des gueux ?

LE MARCHAND DE CÉRUSE.

Sa charité pour nous en effet est étrange ;
Je sens pour l'étriller que la main me démange.

DRAPELARD.

265 Ils sont si sots, mais moi, pard...

CARAMELLI.

Et moi s'il vous plaît !

BOUILLOT.

Et moi donc !

PANTOUFFLE.

Savez-vous qu'on estime et connaît
Partout monsieur Pantoufle et surtout ses chaussures.

DRAPELARD.

Je les trouve plaisants !

Aux autres.

270 Messieurs, les fournitures
De Jacques Drapelard ont habillé la cour ;
C'est un titre, je pense.

DUFOUR.

Et Jean-Pierre Dufour,
N'a-t-il pas même au roi vendu des tartellettes ?
N'est-ce pas un honneur aussi digne ?

BOUILLOT.

275 Les dettes
Que les plus grands seigneurs font tous les jours chez moi
Honorent Paul Bouillot plus qu'un achat de roi ;
Paul Bouillot, le voici...

LE MARCHAND DE CÉRUSE.

Vrai soutien du théâtre,
Moi je sais avec art utiliser le plâtre.

CARAMELLI.

280 Le petit barbouilleur ! est-ce un titre ceci
Qui balance un de ceux du sieur Caramelli ?
Car vous n'ignorez pas, messieurs, que ma boutique
Est l'illustre bureau de l'esprit poétique :
Le seigneur Chapelain me fait souvent l'honneur,
De m'acheter du sucre et goûter ma liqueur ;
Et messieurs Pelletier, Cottin, Mademoiselle...
285 Scudéry... vous savez la grande, l'immortelle,
La gloire de nos jours, approuvent fort mes prix
Depuis que pour cornets j'achète leurs écrits.
On dit que ces messieurs ruinent leurs libraires,
Que m'importe ? Avec eux, moi, je fais mes affaires.

Cotin (L'Abbé) : poète et prédicateur, né à Paris en 1604 et mort en 1681, fut aumônier du Roi, conseiller, et se fit de son temps une assez grande réputation par ses sermons, ses poésies et son érudition, et fut admis en 1655 à l'Académie française. Il n'est guère connu aujourd'hui que par les railleries de Boileau et de Molière (personnage de Tristotin). [B]

PAUL BOUILLOT.

290 Vous qui prenez des tons et des airs importants.
Ignorez-vous combien je reçois de savants ?

DRAPELARD.

Hé messieurs les faquins ! Est-ce que mes étoffes
Ne couvrent pas le dos des plus grands philosophes ?
Gassendi prend chez moi, Mallebranche, d'Arnaud
Sont mes clients.

Gassendi, Pierre (1592-1655) :
Philosophe et mathématicien.

Malebranche, Nicolas (1638-1715) :
Philosophe et mathématicien.

Quinault, Philippe [1635-1688] :
Auteur dramatique du XVIIème. Il
écrivit de nombreux livrets d'opéras de
Lulli.

DUFOUR.

Et moi je sers monsieur Quinault.

DRAPELARD.

295 Ménage me fréquente.

PAUL BOUILLOT.

Et moi Boursault.

DRAPELARD.

J'habille
Tous nos plus grands auteurs et les fils de famille.

BOUILLOT.

J'achète des liqueurs à monsieur Boucingo.

Boucingo est cité au vers 22 de la
satire III de Boileau. "D'un vieux
vin... Boucingo n'en a point de
pareilles: "

LE MARCHAND DE CÉRUSE.

Je fournis à Lebrun le blanc et l'indigo.

PANTOUFFLE.

Ma maison fut toujours l'asile des poètes.

DRAPELARD.

300 Des ducs, des princes même ont chez moi fait des dettes.

PANTOUFFLE.

Je chausse des marquis, des comtes, des barons.

DUFOUR.

Je suis le pâtissier des plus grandes maisons.

CARAMELLI.

Mes pruneaux seulement m'ont fait ma renommée
La plus solide, et vous... vous... c'est de la fumée.

LE COMTE DOCTIUS.

305 Est-ce fini grimauds ? le comte Doctius
N'est-il rien près de vous ?

LE MARQUIS APRICUS.

Le marquis Apricus
Ne mérite-t-il pas votre humble révérence ?

**LE COMTE DOCTIUS, montrant le Marquis
Apricus.**

Ignares, à genoux ! Pous sommes la science ;
Voici l'honneur du Pinde et l'effroi du faux goût.

Lebrun, Charles (1919-1690) :
Décorateur et Premier peintre du roi
Louis XIV. On lui doit, entre autres, le
plafond la Galerie d'Apollon au
Château de Louvre ou le plafond de la
galerie des Glaces de Versailles.

**LE MARQUIS APRICUS, montrant le Comte
Doctius.**

310 Voilà le vrai talent qu'on révère partout.

LE COMTE DOCTIUS.

Le soutien de la scène et celui du Parnasse.

LE MARQUIS APRICUS.

L'admirateur ardent de Pétrone et de Stace.

LE COMTE DOCTIUS.

Le traducteur d'Ausone et de Lactantius.

LE MARQUIS APRICUS.

Le seul résurrecteur du grand Végétius.

LE COMTE DOCTIUS.

315 Le pôle des esprits.

LE MARQUIS APRICUS.

Le phénix de la France.

LE COMTE DOCTIUS.

L'appréciateur vrai d'Horace et de Térence.

LE MARQUIS APRICUS.

L'unique connaisseur des beautés de Lucain,
Le seul juge des Grecs.

LE COMTE DOCTIUS.

L'Aristarque latin.

LE MARQUIS APRICUS.

Le flambeau du savoir.

LE COMTE DOCTIUS.

L'étoile du génie.

CARAMELLI, à part.

320 Je veux être pendu si de leur litanie.
Je comprends un seul mot !

LE MARQUIS APRICUS.

De Saumaise. Le rival, le vainqueur

LE COMTE DOCTIUS.

L'effroi du triste rimailleur.

LE MARQUIS APRICUS.

La gloire de nos temps.

LE COMTE DOCTIUS.

Le dompteur de Pégase.

CARAMELLI.

325 Messieurs, de vos propos j'admire chaque phrase,
Mais, parole d'honneur, vous êtes si savants
Que je ne comprends rien à vos raisonnements,
Et m'en vais, car ici je ne fais point d'affaire.

DUFOUR.

Imitons-le, messieurs, et bonjour à Molière !

N. LAFORÊT.

330 Excusez-le, messieurs, il était trop pressé ;
Et revenez demain.

SCÈNE XV.

MOLIÈRE.

J'en suis débarrassé,
Dieu me punit sans doute, et tout me porte à croire
Que je dois ici-bas faire mon purgatoire :
Par ma femme, par tous je suis contrarié,
C'est donc pour enrager que je suis marié !
335 Je n'ai pas fait dix vers depuis quatre semaines,
Mais j'ai bien en retour eu quinze à vingt migraines
Ô divin célibat ! Heureuse liberté !
Toi qui fis mon bonheur, pourquoi t'ai-je quitté ?
Je vivais sous tes lois sans chagrin et sans dette,
340 Et n'avais qu'à payer ma modeste toilette ;
Libre comme l'oiseau qu'on voit joyeux partout,
J'allais, je m'habillais, j'agissais à mon goût ;
Je n'avais point à craindre un importun visage
À part quelques fâcheux qui me rendaient plus sage.
345 À mon gré je sortais ou non me promener
f Mon appétit fixait seul l'heure du dîner ;
Personne n'enchaînait mes goûts à son caprice,
Moi seul me punissais ou me rendais justice ;
Et je n'entendais point un être sans raison
350 Me dire ah le bourru ! Le méchant ! l'Harpagon !
- Si je suis malheureux c'est bien là ton ouvrage
Amour ! Peux-tu conduire un homme de mon âge ?
L'homme sage et sensé devient fou sous tes lois.
Pourquoi ne m'as-tu pas laissé vivre à mon choix ?

355 En vain j'avais juré de ne pas me soumettre
À tes lois, mais hélas ! L'homme n'est pas son maître !
Tu parles, l'on t'écoute et l'esprit n'y voit plus ;
Le sens combat le coeur, le coeur a le dessus,
360 Hélas ! J'en suis la preuve, autrefois quelle vie
Je menais ! J'étais libre, et me suis enchaîné,
Et je risque beaucoup d'être un jour...

Apercevant Boileau qui a entendu ces derniers vers.

chansonné.

Diable voici Boileau !

SCÈNE XVI.

Molière, Boileau.

BOILEAU.

Bonjour, ami Molière,
365 D'où te vient aujourd'hui cet air triste et sévère
T'ennuierais-tu ?

MOLIÈRE.

Moi ! Non, je suis de bonne humeur
Au contraire ; j'ai ri, j'ai chanté de bon coeur
Avant ton arrivée, ah je faisais merveille !

BOILEAU.

Tu chantais, j'en suis sûr, sans t'écorcher l'oreille.
Un tel rêveur chanter ! c'est fort !

MOLIÈRE, d'une voix qui se trahit.

370 Dieu forma l'homme et la femme
Pour vivre conjointement
Et ceux qui sentent une âme
Suivent son commandement.

Une autre fois
Je chanterai bien mieux : car j'ai perdu la voix.

BOILEAU.

375 Je t'ai compris : tu sens quelque peine secrète
Dis-moi tout.

MOLIÈRE.

Que dis-tu de cette chansonnette ?
Je veux faire ce soir les plus joyeux couplets.

BOILEAU.

Quelle cause...

MOLIÈRE.

Je suis dans mes jours les plus gais.

BOILEAU.

380 Tu ne pourrais jamais faire croire à ta mine
Que tu n'es pas chagrin.

MOLIÈRE.

Ma figure est chagrine,
Vraiment, je suis très gai pourtant.

BOILEAU.

Tu mens, mon cher,
Ce qu'éprouve ton coeur se lit trop dans ton air.

MOLIÈRE.

Vrai, j'ai l'air triste.

BOILEAU.

Trop.

MOLIÈRE.

C'est donc ce temps de pluie
Qui produit son effet.

BOILEAU.

385 Et tu veux le cacher. Quelque chose t'ennuie

MOLIÈRE.

Non, parole d'honneur,
L'influence du temps agit sur moi.

BOILEAU.

Menteur

MOLIÈRE.

Et surtout aujourd'hui ; pardonne l'influence :
De commander au temps je n'ai pas la puissance ;
Dans le fond je suis gai.

BOILEAU, à part.

Je comprends ce qu'il a.

À Molière.

390 Je le crois, mais dis-moi ta femme n'est pas là.

MOLIÈRE.

Non, elle est allée...

BOILEAU.

Où ?

MOLIÈRE, embarrassé.

Chez mada... chez sa mère.

BOILEAU.

Tu l'as accompagnée ?

MOLIÈRE.

Oui.

À part.

Saurait-il l'affaire ?

BOILEAU.

Tu t'es montré prudent : les femmes à Paris
395 Courent de grands dangers au loin de leurs maris ;
À propos parlons donc un peu de mariage :
Que dis-tu, cher ami, des douceurs du ménage ?
Tu peux, époux d'un mois, m'en faire le tableau ;
C'est assez pour en voir et le laid et le beau,
400 Les charmes, les tracas, les plaisirs et la peine ;
Il se peut que d'aimer le caprice me vienne,
Et que dans quelques mois l'on voie à mes côtés
Avec une moitié des amis empressés.

MOLIÈRE.

Je le connais trop bien pour le croire.

BOILEAU.

La chose
Pourrait bien arriver, seul on est si morose...

MOLIÈRE.

405 De te voir marier, que je serais content !
Ne le fais pas toujours sans mon consentement.

BOILEAU, à part.

Il se repent déjà.

MOLIÈRE.

En faisant un choix sage
Tu peux avoir, mon cher, le bonheur en partage ;
Tu blâmais les maris et les femmes, erreur !
410 Qui sait les mieux juger est leur admirateur.

Ta satire est injuste, et tout sage la blâme ;
Que Boileau dans l'hymen comprenne mieux la femme !
Elle vaut mieux que nous, sois plus consciencieux !
Blâme-t-on un défaut lorsqu'on s'en connaît deux,
415 Il ne faut pas juger au gré de son caprice,
Censurer sans raison n'est pas de la justice.
Satirique malin, tu fis preuve d'esprit ;
Mais de nos qualités le nombre est si petit...
Nous ne nous voyons pas, mon cher, nous autres hommes
420 Ou nous voyons toujours bien meilleurs que nous sommes.
Ayant fait trébucher celles que nous blâmons,
Nous les couvrons de boue, et nous nous pardonnons !

BOILEAU.

Je sens un peu de vrai dans ce que tu me dis.

MOLIÈRE.

Tu n'as vu que le mal c'est pourquoi tu médis ;
425 Lorsqu'on n'a sous les yeux que des beautés infâmes
Peut-on sans passion juger toutes les femmes ?
Reviens de ton erreur et confesse avec moi
Que les femmes encor savent garder leur foi,
Que près de leurs maris beaucoup voient plus de charmes
430 Qu'aux lieux où leur pudeur peut avoir des alarmes ;
Et qu'on rencontre encor des beautés dont les goûts
Sont d'aimer leurs enfants bien plus que les bijoux.
Sois franc ; ne voit-on pas tous les jours des Ulysses,
Et la fidélité faire rougir les vices.

BOILEAU.

435 Tes propos sont charmants, mais ton raisonnement
Est bien nouveau, naguère il était différent,
Et tu ne faisais point du tout l'apologie
Des femmes.

MOLIÈRE.

J'avais tort, dans chaque comédie
Je veux dorénavant parler en leur faveur.

BOILEAU.

440 Compte d'avoir Boileau pour ton imitateur ;
Je vais chanter l'hymen.

MOLIÈRE.

C'est bien, rentre en toi-même,
Et... prends à mon exemple une femme qui t'aime,
L'hymen s'il a des maux, a des jours bien heureux,
Sans en sentir la chaîne on la supporte à deux ;
445 Consolé, ranimé par l'être que l'on aime
La terre est un Eden dans la tristesse même ;
S'il survient des discords, l'amour et la raison
Ramènent le bonheur avec l'affection.
C'est une loi divine et que chacun doit suivre?
450 Vivre toujours garçon, mon cher, ce n'est pas vivre.
Pour ceux qui restent seuls l'âme vide d'amour,

La vie est la nuit sombre à la place du jour,
Ils suivent le chemin de cette destinée
Sans but, sans voir la fleur qui leur était donnée.
455 Laissons à l'égoïste, à l'être indifférent
Dire que le bonheur est dans l'isolement,
Pensons différemment, nous qui sentons une âme
- L'ange consolateur, oui mon cher, c'est la femme !
Pour ramener l'espoir son sourire suffit ;
460 Le monde ulcère l'homme, et sa voix le guérit ;
Les coeurs morts au bonheur revivent sur la terre
Aux bienfaisants rayons de sa douce lumière,
Et qui voit ici-bas cet être sans l'aimer
N'a qu'un coeur que le ciel oublia d'animer.

BOILEAU, à part.

465 Quel enthousiasme ! Ah !... Comme son coeur s'enflamme.
Puisse-t-il toujours être inspiré par sa femme !

MOLIÈRE.

Vois nos muguet parler de coeur qu'ils n'ont point eu ?
Et mettre leur honneur dans leur peu de vertu ;
La Débauche au front chauve, à la lèvre hideuse,
470 Aux yeux caves, éteints, à la figure creuse
Vient à pas chancelants raviver leurs désirs,
Éprouvent-ils de vrais, de durables plaisirs ?
Sans amour, sans estime ils ont eu vingt maîtresses,
Ils ont par vanité dissipé leurs richesses ;
475 Ayant fui le bonheur qu'ils avaient entrevu,
Ils passent sur la terre et ne l'ont pas connu.
Oh quand on n'aime pas à la mort on arrive
Sans regretter la vie ! Il faut que l'âme vive
Aux rayons de l'amour. - Imite-moi, fais bien,
480 Ton passé fut un tort ; sois raisonnable enfin,
Quitte le célibat.

Muguet : Galand, coquet, qui fait l'amour aux Dames, qui est paré et bien mis pour leur plaire. Le Cours, les Tuilleries sont les rendez-vous de tous les muguets. [F]

BOILEAU, à part.

Bon dieu quelle éloquence !

À Molière.

Cela pourra venir.

MOLIÈRE.

Surtout que la prudence
Te guide dans ton choix, et tu seras heureux.

BOILEAU.

485 Quelque prudent qu'on soit, le choix est hasardeux :
L'ange consolateur qu'on appelle la femme
Est singulier, celui qui croit lire en son âme
N'y voit que de l'hébreu très souvent.

MOLIÈRE.

Cher ami,

On n'épouse jamais en raisonnant ainsi ;
Il faut, en pareil cas, savoir fixer son âme ;

490 Souvent le premier choix est le meilleur.

BOILEAU.

T'inspire en ce moment, je pense. Ta femme

MOLIÈRE.

Veut que l'on se marie, et pas un vieux garçon La raison
N'a de beaux jours.

BOILEAU.

Tu dois être heureux en ménage,
Et bénir ton hymen pour tenu ce langage.

MOLIÈRE.

495 Eh mais certainement ! J'en suis... j'en suis... charmé.

BOILEAU.

C'est si doux d'être époux et de se croire aimé !

MOLIÈRE.

J'y trouve des douceurs que je ne puis dépeindre.

BOILEAU.

Tant mieux ! N'y vois jamais des maux qui sont à craindre
Je ne veux pas parler de ceux que tu comprends,
500 Mais d'autres plus nombreux, mon cher, s'ils sont moins grands
Les tracassés, les discords, l'ennui; la femme honnête
Pour prix de sa vertu veut agir à sa tête ;
- La tienne à ceci fait, je pense, exception.
Es-tu content, dis-moi, de sa soumission ?

MOLIÈRE.

505 Beaucoup ! Je ne fais point de défense inutile,
À mes ordres, mon cher, elle est aussi docile
Que le plus doux mouton.

BOILEAU.

Sort-elle sans toi ? Pour toi j'en suis heureux,

MOLIÈRE.

Non, que lorsque je le veux.

BOILEAU.

Es-tu content aussi de son économie ?

MOLIÈRE.

510 Oh tout à fait ! Elle est sur ce point accomplie :
Sans être avare elle est ménagère vraiment,
Et rêve la fortune et les biens

À part.

en dormant ;

BOILEAU.

Elle ne fait donc pas trop de frais de toilette?

MOLIÈRE.

Oh non ! Sous ce rapport je la trouve parfaite;

BOILEAU.

515 Et tu n'as pas souvent de dettes à payer ?

MOLIÈRE.

Jamais ses créanciers ne viennent m'ennuyer.

BOILEAU.

Heureux mari !

MOLIÈRE.

Ses goûts sont simples, sa dépense
Ne peut de mon passif entraîner la balance.

BOILEAU.

520 Quel trésor ! quel exemple ! À peine sur un cent
En est-il deux sur qui l'on puisse en dire autant ;
Tous les maris, remplis de lâche complaisance,
Avec leurs créanciers plus tard font connaissance ;
Ils paient avec des fonds à d'autres destinés,
Et manquant de parole, ils sont tôt ruinés.
525 La tienne avant l'objet regarde la dépense,
Que je me réjouis de cette différence !

MOLIÈRE, à part.

Qu'il changerait d'avis s'il la connaissait mieux !

BOILEAU.

Entre tous les maris tu peux te dire heureux.

MOLIÈRE, à part.

Oui, tout comme un forçat.

BOILEAU.

Ton sort me fait envie.

MOLIÈRE, à part.

530 Que n'est-il à ma place !

BOILEAU.

Eh mais ! Ta poésie
Doit sous cette influence avoir beaucoup gagné,

Tu dois faire à présent les plus beaux vers.

MOLIÈRE, toujours à part.

Tu comprends mon malheur, j'en suis sûr, et t'en moque. Satané

BOILEAU.

L'amour doit inspirer

À part.

Les vers les plus baroques.

MOLIÈRE.

535 En effet, je fais vite et mieux depuis un mois :
La pensée et la rime arrivent à la fois ;
La femme est Apollon quand le cerveau s'énerve !
Et le célibataire est un auteur sans verve.

BOILEAU.

540 Donc, tu dois avoir fait un millier de bons vers
Depuis ton mariage ?

MOLIÈRE.

À peu près les deux tiers.

BOILEAU.

Voyons montre-les moi.

MOLIÈRE.

Je ne puis pas le faire ;
Ils sont... Je les ai mis là, dans mon secrétaire,
Et j'ai perdu la clef.

BOILEAU.

545 Le malheur n'est pas grand : f
J'ai sur moi par bonheur un petit instrument
Qui peut servir.

MOLIÈRE.

Oh non ! La serrure est mêlée ;
Tu la casserais, puis... elle est si compliquée
Que tu ne pourrais pas...

BOILEAU.

Va, je réponds de tout ;
Il n'est rien de rebelle à ce passe-partout.

MOLIÈRE.

550 Pourquoi tant insister ? Je te les ferai lire
Plus tard ; ils sont limés, cela doit te suffire,

BOILEAU, à part.

Allons je me résigne !

À Molière.

Est-ce que quelquefois
Tu n'es pas appelé par ta femme sournois
Quand tu mûris ?

MOLIÈRE.

Jamais.

BOILEAU.

Fait-elle des boutades ?

MOLIÈRE.

Jamais ; elle comprend le but...

À part.

Des promenades.

BOILEAU.

555 Te répond-elle, ami, toujours avec douceur ?

MOLIÈRE.

Toujours, ah ! C'est un ange, un modèle de coeur.

BOILEAU.

Vous n'avez jamais eu la plus mince querelle ?

MOLIÈRE.

Jamais, la raison seule agit toujours en elle.

BOILEAU.

De ton sort, cher ami, tu dois être enchanté.

MOLIÈRE.

560 Oui, tout comme un enfant

À part.

Que l'on a fouetté.

BOILEAU.

Ah ! j'ai de plus en plus le goût du mariage,
Et je vais t'imiter.

MOLIÈRE.

Le parti sera sage.

BOILEAU.

Oui plus de célibat : car ses jours sont trop longs
Je suis las de me voir au rang des vieux garçons
565 Il n'est pas de destins plus tristes que les nôtres.
- Ta femme est un trésor.

MOLIÈRE, à part.

Que je voudrais à d'autres...

BOILEAU.

Et si j'en puis trouver une de sa façon,
Tu verras.

MOLIÈRE.

C'est facile.

BOILEAU.

Ai-je l'air d'un barbon ?

MOLIÈRE.

Du tout, tu peux encor contracter mariage ;
570 Et puis d'ailleurs vingt ans ne sont rien en ménage
Quand l'on s'entend.

BOILEAU.

Allons ! C'est assez y songer
Sous les lois de l'hymen Boileau va s'engager ;
Contre ses doux liens s'il fit une satire,
Il va la déchirer.

MOLIÈRE.

Ou reprendre la lyre.

SCÈNE XVII.
Les mêmes, Madame Molière.

MADAME MOLIÈRE.

575 Je suis vraiment heureuse, et bénis le destin
De trouver l'ennemi du sexe féminin.

BOILEAU.

Pardon pour mon passé j'eus de grands torts, Madame ;
Je suis le défenseur à présent de la femme,
Et je veux consacrer ma plume et mon talent
580 À prouver ses vertus, ses qualités.

MOLIÈRE.

Méchant !
Vous aiguisez encor quelques traits de satire
Contre elles en secret.

BOILEAU.

Je n'ai fait que médire,
Grâce pour mes erreurs.

MADAME MOLIÈRE, à son mari.

Et vous qu'en pensez-vous ?

MOLIÈRE, froidement.

Rien.

MADAME MOLIÈRE.

Avez-vous fini votre sujet ? - Jaloux,
585 Vous craigniez de me voir sortir.

MOLIÈRE, à part.

Se taira-t-elle ?

MADAME MOLIÈRE.

Que de monde aujourd'hui ! La journée est si belle...

MOLIÈRE, à part.

Elle va tout lui dire !...

MADAME MOLIÈRE.

Ah depuis bien longtemps
Je n'avais éprouvé de tels contentements !
C'était si beau !

MOLIÈRE, à sa femme.

Tant mieux, est-ce qu'on vous demande...

MADAME MOLIÈRE.

590 Des promeneurs, allez ! L'affluence était grande ;
Des voitures partout, chacun était dehors.

MOLIÈRE, à part.

Cette imprudente encor veut aggraver ses torts.

MADAME MOLIÈRE.

Tout Paris avait pris un joyeux air de fête
Pour venir respirer l'air pur.

MOLIÈRE.

595 - Taisez-vous donc enfin. Oh quelle tête !

MADAME MOLIÈRE.

Quoi ! Vous ne voulez pas
Que je parle d'un jour pour moi rempli d'appas,
D'un voyage charmant ; cela ne peut que plaire.

BOILEAU, à Madame Molière.

Vous ne venez donc pas ?...

MOLIÈRE, bas à sa femme.

Dites que votre mère
Vous conduisait.

MADAME MOLIÈRE.

Pourquoi ? J'étais seule,

BOILEAU, à Molière.

Entends-tu ?

MADAME MOLIÈRE.

600 Parle-t-on d'un bonheur, dites, qu'on n'a pas eu ?
Je me suis promenée, et dépeins mon voyage.

MOLIÈRE.

Est-ce fini ?

MADAME MOLIÈRE.

Pourquoi, je puis bien...

MOLIÈRE, à part.

Ah j'enrage !

MADAME MOLIÈRE.

Je revenais ici pensive, heureusement

J'ai trouvé sur ma route un jeune homme charmant.

BOILEAU.

605 Un jeune homme charmant !

MADAME MOLIÈRE.

Officieux, honnête,
Et qui dans ses propos ne m'a pas paru bête

BOILEAU, à Molière.

Eh bien !

MOLIÈRE, à sa femme.

Vous me forcez...

À part.

Dois-je éclater ? oh non !
- Ah si Boileau sortait !

MADAME MOLIÈRE.

Il est d'une maison
Très ancienne ; attendez... il s'appelle...

MOLIÈRE, éclatant.

Madame !

610 Je ne puis contenir ce qu'éprouve mon âme ;
Vos manières d'agir que je voulais celer
Sont indignes ; je dois enfin vous rappeler
Et vos devoirs d'épouse, et ma bonté de père :
Car vous avez des torts que je ne puis plus taire.

MADAME MOLIÈRE, à Boileau.

615 Vous voyez son humeur ! Depuis bientôt un mois
Il est aussi méchant pour moi.

BOILEAU.

C'est un surnois.

MOLIÈRE.

Sans mon assentiment vous vous êtes permise
De sortir aujourd'hui seule.

MADAME MOLIÈRE.

Il me tyrannise ;

MOLIÈRE.

620 Et loin de regretter cette faute, on vous voit
En parler à présent comme d'un bel exploit.

MADAME MOLIÈRE, avec humeur.

Fallait-il méditer une longue journée
Sur un livre ennuyeux, et dois-je être enchaînée?"

Dites.

MOLIÈRE.

625 Mais fallait-il pour quatre mille écus
Acheter des bijoux qui ne vous servent plus ?
Dites, et pour le quart faut-il à la modiste
Prendre robes, bonnets, sans le dire ?

BOILEAU, à part.

C'est triste.

MOLIÈRE.

Cela ne peut se taire.

MADAME MOLIÈRE.

Il faut bien s'habiller.

MOLIÈRE.

Oui ; mais il faut aussi chercher à moins briller,
Et à m'obéir.

MADAME MOLIÈRE.

630 Ah ! Je suis bien malheureuse !
Et chacun le croit bon à sa mine trompeuse.

SCÈNE XVIII.

Boileau, Molière.

BOILEAU.

Eh bien ! ami Molière, est-ce là son humeur,
Ses rares qualités ? Dis.

MOLIÈRE.

Tu vois mon malheur.

BOILEAU.

635 Des femmes désormais prendras-tu la défense ?
Te louerai-tu, dis-moi, du trop peu de dépense
De la tienne, et surtout de sa docilité ?

MOLIÈRE.

Dehors jusqu'à ce soir que n'a-t-elle resté !

BOILEAU.

Es-tu toujours charmé de son bon caractère ?

MOLIÈRE.

640 Fais-moi grâce, j'eus tort de n'être pas sincère ;
Le diable, j'en conviens, pour me faire enrager
Dans l'âme de ma femme a soin de se loger,

Et j'avoue avec toi qu'un philosophe sage
À grand tort de songer aux douceurs du ménage.

BOILEAU.

Et c'est pourquoi Boileau ne s'enchaînera pas ;
Il aime trop la paix, et craint trop le tracas.

MOLIÈRE sur l'avant-scène.

645 Mesdames, pardonnez, si ma femme est méchante ;
Vous avez toutes, vous, une âme différente :
Épouses, vos désirs sont de plaire à celui
Que le sort vous donna pour guide et pour appui ;
Si les vertus, le coeur, le don d'être jolies
650 Font le bien ici-bas, vous êtes accomplies ;
Mères, vous tressaillez de joie et de bonheur
En voyant vos enfants au sentier de l'honneur ;
Jeunes filles, vos vœux : amour pur et tendresse
Ont la vertu pour guide et pour but la sagesse,
655 Et toutes à mes yeux vous paraissez enfin
Comme Dieu veut qu'on soit : avec un coeur divin.
Le méchant qui vous hait et pourtant vous désire
Vous méconnaît toujours, et toujours vous déchire ;
Mais les sensibles coeurs, amants de la beauté,
660 Sauront toujours vous rendre un culte mérité ;
Et qui lance parfois quelques traits de satire
Les laisserait tomber devant votre sourire,
Et l'amour, plus malin que lui quoique sans voix
Les mêlerait bientôt à ceux de son carquois ;
665 Que seraient en effet d'aussi tremblantes armes
Si dans un tel combat vous usiez de vos charmes ?
Votre grâce divine, et vos yeux enchanteurs
Portent des coups plus forts et plus sûrs dans les coeurs.
Et d'ailleurs en tout temps l'amour sert votre cause ;
670 On ne peut vous combattre, et l'imprudent qui l'ose
Ne l'ose pas longtemps sans s'avouer vaincu,
Et vous aurez toujours un empire absolu.
Sous votre douce loi plus douce est notre vie
Tout l'avoue ; et l'auteur de cette comédie
675 Si le ciel le protège en son chemin douteux,
De vous chanter un jour sera vraiment heureux ;
Aussi croit-il avoir, ce soir, pour récompense
Votre plus doux sourire avec votre indulgence.
Puisse-t-il vous charmer ! Et rencontrer ici
680 L'indulgente bonté qu'eut pour lui Bartholy !
- Il dira, s'il grandit, à sa ville qu'il aime :
À toi ma renommée et ma gloire ! Angoulême !

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].